

Ils ont témoigné

UN GRAND DU JOURNALISME

par Charles DOBZYNSKI

Avant la création du Rendez-vous des Poètes, je ne connaissais André Parinaud que de nom, de réputation. Il m'était arrivé épisodiquement de lire quelques articles de lui, et d'écouter ses entretiens à la radio. Alain Bosquet a été le catalyseur de notre rencontre et d'une démarche en commun qui m'a permis au cours des années de découvrir en André Parinaud un homme de passion et d'immense appétit pour l'art, la poésie, tout ce qui est de nature en notre temps, à contrecarrer la dégradation des choses de l'esprit dont nous sommes les témoins et que nous nous sommes employés à combattre dans Aujourd'hui Poème.

Qu'André Parinaud fut un grand professionnel du journalisme, je le savais depuis longtemps, pour avoir moi-même travaillé dans un hebdomadaire, Les Lettres Françaises, dont celui qu'il dirigeait lui-même, Arts/Spectacles, était le concurrent direct pour ne pas dire le rival. De ce concurrent, les options étaient certes différentes, voire opposées, mais il avait réussi à mettre dans son jeu d'appréciables atouts. Bien entendu, j'étais un lecteur régulier du «journal d'en face» qui s'était assuré pendant toute une période la collaboration des chefs de file de la nouvelle vague du cinéma, François Truffaut et Jean-Luc Godard en tête, ce qui avait eu pour effet d'aimer mon intérêt puisque c'était le domaine où je m'exerçais comme critique de film et chef de rubrique. André Parinaud n'avait pas seulement le souci de razzier pour son journal les «signatures» les plus en vue et les plus dynamiques du moment (Aragon, de son côté, ne manquait pas de sacrifier à ce rite obligatoire de la presse) il avait le flair et le sens du scoop, quitte à céder parfois aux séductions souvent frelatées du sensationnel. André Parinaud possédait comme peu d'hommes de son métier – il était sur ce point dans la lignée des Lazareff - le don du contact, du «relation-ship», de la découverte chez ses interlocuteurs de leur point fort, de leur dimension intellectuelle spécifique, de leurs dispositions parfois les moins avouées. De cette qualité de sourcier du monde de la création artistique témoigne l'opulente brassée d'interviews pour la radio, la télévision, la presse, qu'il a réalisées. Plus que des interviews, ce sont des témoignages pris sur le vif, le plus souvent passionnants, approfondis et percutants. Une partie d'entre eux a été sélectionnée dans son dernier livre Conversations avec des hommes remarquables sur l'art et les idées d'un siècle (Michel de Maule éditeur) (cf. N°72 d'Aujourd'hui Poème, article de Jacques Darras, page 20).

On ne dira jamais assez ce que la mémoire de notre époque devra et pourra retenir d'un pareil panorama où l'on voit se profiler par exemple, autrement que d'après des images stéréotypées, des personnalités, des psychologies et des conceptions esthétiques ou philosophiques essentielles. Il faut entendre par exemple Marc Chagall y évoquer sa naissance sous le signe de la couleur, Blaise Cendrars fabuler superbement sur son existence aventureuse tandis que somnole son chien voyageur wagon-lit, Gaston Bachelard (auquel, par ailleurs, Parinaud consacra un important essai biographique) exposer avec une confondante finesse ce que représente pour lui le pouvoir de l'imagination, ou encore Henri Lefebvre résumer la question de l'aliénation au moyen d'une analyse marxiste dont on constatera que la pertinence reste entière... Et je ne prélève ici en passant que quelques aperçus de figures de haute volée. L'ensemble,

de Max Ernst à Malraux et Camus, se situe au plus haut degré des déterminations de la pensée et de la création contemporaine.

Un grand journaliste est celui qui perçoit et sait traduire avec le plus d'acuité ce qui de notre temps est le plus vrai, le plus prégnant, le plus significatif. André Parinaud fut habité par cette exigence d'une plus vaste compréhension de tous les phénomènes de notre vie, de notre activité, de notre modernité, empathie nourrie par une soif de connaissance et une curiosité universelle où la poésie tenait une place primordiale. Animateur d'Aujourd'hui Poème qui savait non seulement piloter le navire mais aplanir les divergences qui parfois tiraillent l'équipage, André Parinaud avait gardé la nostalgie du grand hebdomadaire que fut Arts/Spectacles. C'est pourquoi il refusait que le mensuel se cantonnât à son seul domaine privilégié, ce qui à ses yeux risquait de l'enfermer non pas dans un ghetto mais dans une fonction unilatérale. Du coup, en dépit de certaines réticences justifiées, il s'évertua d'étendre notre champ d'action à d'autres secteurs : le cinéma, le théâtre, en particulier. D'autres extensions furent moins heureuses – vers la philosophie par exemple, faute de trouver un langage approprié à notre orientation. En revanche, grâce à Maurice Couquiaud, les problèmes de la science d'aujourd'hui ont pu être abordés et traités sous un angle et une optique qui les rapproche de la poésie.

André Parinaud nous accueillait à son domicile, au milieu d'une collection époustouflante d'œuvres d'art, sculptures, peintures, tentures de cordes, dont la singularité participait d'un décor devenu familier pour les échanges, la réflexion, l'invention de notre démarche.

Il nous a appris entre autres que la continuité est de celle-ci une condition nécessaire. Il nous appartient de rester fidèles à cet impératif. C.D. .

André Parinaud, le patron

par Marc ALYN

Je continue d'envoyer mes nouveaux livres aux amis partis sans laisser d'adresse, dans l'au-delà. Ils les reçoivent, j'en suis sûr, et leur réponse n'est que différée. Confronté à la disparition du grand homme de presse qui m'honora de sa confiance affectueuse durant un demi-siècle, j'évoque avec la plus vive émotion, non seulement Parinaud le rédacteur en chef, mais

également André, l'homme sensible, qui se dissimulait derrière l'autre, toujours à l'écoute de ceux qu'une fois pour toutes il avait reconnus. Si notre première rencontre date de la Nuit de la Poésie de 1956, elle n'était que le prélude à d'innombrables dialogues dans les locaux de l'hebdos Arts et Spectacles, à des déjeuners, des vernissages et, beaucoup plus tard, aux réunions du Comité de Rédaction d'Aujourd'hui Poème.

La lumière perpétuellement allumée de son œil derrière les lunettes lui donnait quelque ressemblance avec Jean Anouilh : un regard décapant, découpant, qui savait tout de la vie et de la mort, mais préférait

l'oublier pour ne rien perdre de l'instant à venir, dont il attendait – objet de son avidité inusable – des mots, des démons, des

merveilles. Parinaud était l'un des acteurs clefs de la vie culturelle parisienne et, à ce titre, une figure impressionnante, presque légendaire. On ne l'approchait jamais sans en être de quelque manière transformé – mais transformé en soi-même car il

possédait le don infiniment rare de déceler chez autrui les talents enfouis, ainsi que cette caricature de l'esprit que Monsieur Teste nommait «la marionnette», qu'il convenait de tuer pour accéder à l'être, opération souvent désespérée car la poupée diabolique prenait dans bien des cas le contrôle, précipitant l'individu dans des enfers grotesques peuplés d'avaleurs de sabres, de couleuvres, et d'affamés mangeurs de feu.

D'une curiosité époustouflante, André Parinaud dirigeait sa publication avec une décontraction apparente assez voisine de la désinvolture des musiciens virtuoses qui paraissent oublier instrument et partition pour s'abandonner à la seule pulsion de l'instant, alors que tout repose sur un immense travail invisible. Arts et Spectacles constituait, à son image, un journal toujours surprenant, riche en questions plus encore qu'en réponses, l'unique rival sérieux des Lettres Françaises d'Aragon. Ici, les écrivains se sentaient chez eux sans état d'âme, dans leur singularité respectée et, mieux encore, encouragée.

Car Parinaud – qui avait su faire parler le silencieux André Breton et forcer l'œuvre de Simenon à révéler des secrets inconnus de l'auteur lui-même – exigeait de son hebdomadaire qu'il soit autre chose qu'une simple juxtaposition d'articles : un espace de vie, un lieu de confrontation entre les idées et les hommes avec leurs excès, leurs colères et ces brefs instants d'illuminations annonciateurs de ce frisson qui de loin en loin parcourt la peau du langage : la poésie. En me confiant, justement, la rubrique de poésie de Arts, il allait jouer un rôle important dans mon destin, car l'exercice de la critique est le plus court chemin pour un poète vers une prise de conscience en profondeur de ses propres possibilités créatrices. J'appris autre chose par la voie prophétique de Jean Cocteau, mais je ne doute pas que Parinaud eût fait sien la formule, si proche de sa nature intime : "Les poètes sont des anarchistes et des aristocrates : c'est ce mélange qui les isole et les rend incompréhensibles."

L'aventure du mensuel Aujourd'hui Poème – qui ne se clôt nullement avec la fin de son fondateur – fera un jour l'objet de savantes études, et l'on s'étonnera de la continuité éblouissante de l'activité d'André Parinaud en faveur de la poésie. Celle-ci lui doit beaucoup. Et nous, les poètes, ses collaborateurs fraternels, éprouverons longtemps, l'évoquant, ce pincement au cœur provoqué par l'absence. Reprenant un titre de Jean Paulhan, je salue ici avec ferveur André Parinaud «le patron». M.A.

Deux lectures majeures d'André P. : **Apollinaire et Breton** par Lionel RAY

Voici deux livres qui, à chaque fois que je les consulte, me permettent de recommencer un voyage de découvertes dans ce qui fut deux des laboratoires intellectuels les plus passionnants du siècle dernier. Il s'agit d'abord des 16 Entretiens radiophoniques d'André Breton avec André Parinaud (ils eurent lieu de mars à juin 1952, première édition en 1952 dans la collection Le Point du Jour, reprise chez Gallimard dans la collection Idées, en 1969, en 1973... etc.). C'est cette dernière édition que je me procure en 1991 alors que je dois assurer au lycée Chaptal une série de cours, en classe de Khâgne, sur Nadja. Je viens tout juste de publier Comme un château défait, une suite de 141 poèmes brefs, récemment réédités dans la collection Poésie/Gallimard. Qu'on me

pardonne ces dernières précisions, toutes personnelles, mais elles ont pour moi une relation étrange avec les Entretiens, tout au moins avec leur pagination dans l'édition que je me suis alors procurée. À la suite de la publication de mon livre de 1991, 141 séquences de vers, j'ai été frappé par une série de coïncidences le concernant faisant apparaître à chaque fois ce chiffre, je ne reviens pas sur le détail dont je fis la relation ailleurs. Mais Nadja justement parle de coïncidences spéciales, étranges, et Breton parlera bientôt à leur sujet de phénomènes de hasard objectif, expression qu'il emprunte à Hegel. Je me souviens justement de la préparation fébrile de l'un de mes cours. Le temps me manquait. Une phrase du poète, une citation, revient souvent dans les écrits des exégètes de l'œuvre de Breton au sujet de sa relation avec le modèle de son personnage – s'agissait-il d'un rapport amoureux ou d'une sorte de sympathie mentale ? Nadja, rien d'autre pour lui que ce génie de l'air, fée ou muse du surréalisme, esprit libre, comme il dit. Rien d'intime ? rien de charnel ? Interrogé par notre ami André, au cours de l'un de ses entretiens sur cette rencontre merveilleuse, Breton donne cette précision indiscutable : "L'héroïne de ce livre (...) est faite pour centrer sur elle tout l'appétit de merveilleux. Et pourtant, toutes les séductions qu'elle exerce sur moi restent de l'ordre intellectuel, ne se résolvent pas en amour." C'est cette phrase que je recherchais fébrilement un soir de 1991, dans l'urgence du cours du lendemain, espérant tirer du contexte quelques indications supplémentaires. Où donc la trouver dans les 200 pages du livre ? mais pas ailleurs qu'à la page 141, évidemment ! Quelques minutes m'ont suffi pour résoudre ce petit problème, et jamais par la suite je n'eus de nouveau rapport intrigant avec mon fameux chiffre...

Reste l'essentiel, ce livre dont je ne me sépare pas et qui reste à mes yeux incontournable pour la connaissance de la trajectoire d'André Breton, commentaire à la fois raisonné et passionné d'une vie, d'une démarche et d'une étonnante aventure de l'esprit, "document de première main" dira René Bertelé, retraçant les péripéties et vicissitudes de la révolution surréaliste narrées par son principal inventeur. Au fond, aussi important à mes yeux que dans la même collection Idées, les entretiens de Paul Claudel avec Jean Amrouche, Mémoires improvisées. Claudel que Breton méprisait... et il avait grand tort, mais c'est une autre histoire. Ce que permettent les émissions que dirigea avec tant de pertinence et de sérieux André Parinaud, c'est de toucher une part de la vérité du siècle, ces manières de rendez-vous avec l'Histoire qui est à la fois celle de quelqu'un, hors de toute mesure comme le fut d'une autre façon Aragon, et celle d'un monde qui n'en finit pas de se détruire et peut-être de se reconstruire, plus ou moins à l'aveugle, dans le chaos, les saccages, clameurs et illusions, blessures mortelles, avec ça et là quelques enchantements, la magie merveilleuse du poétique surréaliste. Au fil des entretiens, on dirait surprendre, comme dans une maison ancienne pleine de souvenirs, les regards interrogateurs de celui-là, Breton, qui revient en visite et touche une dernière fois, une fois pour toutes, ici un miroir, là un banc ou une horloge ou une photographie pas encore éteinte. Et c'est toujours André Parinaud qui relance la promenade à pas décidés et décisifs, et Breton tout habillé de paroles, comme penché au-dessus de lui-même, de traverser le roman de sa vie, cherchant à la lisière du sens et de la mémoire quelque clé incertaine. "C'est le grand jeu de mots qui aura été ma vie" dit un personnage d'Aragon, Gaiffier, dans Blanche ou l'oubli. Autant pour André Breton. Comme ici, dans ces entretiens qui donnent à voir et à comprendre comment se façonnent une œuvre et un destin. Merci, André.

J'en viens au deuxième livre, Apollinaire, une somme biographique en même temps qu'une relecture de l'œuvre, très documentée. Aux éditions Jean-Claude Lattès (1994). André Parinaud donne à relire l'auteur de Zone, du Pont Mirabeau, de Calligrammes, ses

coups de génie, son incroyable liberté d'invention, sa clairvoyance en tant de domaines, reconstituant un itinéraire d'exception, stupéfiant et intime à la fois. Il restitue les conversations, les rencontres, les agapes, les turbulences et les charmes, les prodigieux éclairs de modernité d'un iconoclaste et d'un constructeur qui sut pressentir tout ce que le siècle allait produire de plus étonnamment neuf.

Un chapitre retient particulièrement l'attention, il est intitulé "Au rendez-vous des poètes". Et nous fait signe, et nous concerne, nous, bien sûr ! C'est une citation dont André se souviendra au moment de la fondation de notre association d'où surgira notre journal. "Au rendez-vous des poètes", telle fut l'inscription à la craie bleue que Picasso, l'ami des grands jours de ce début de siècle, fixa sur sa porte, c'était au Bateau Lavoir, rue Ravignan, au flanc de la Butte Montmartre. Le maître recevait dans son atelier des personnages qui allaient devenir illustres tant dans le domaine de la peinture que dans celui de la poésie. André est ici mieux qu'ailleurs à son aise pour ressusciter l'époque des commencements de Braque, de Picasso, des frères Wright qui s'envolèrent sur un plus lourd que l'air, de Blériot qui va franchir la Manche, c'est la découverte d'un nouvel espace, de la vitesse, du cubisme, etc. et "la vision de la simultanéité et du volume qui pulvérisait la notion de perspective classique qui était le code de l'œil culturel depuis la Renaissance" Autrement dit, c'est l'invention du moderne qui est ici célébrée, dans l'ambiance de "l'esprit nouveau" qui sera plus tard, proche du terme de sa vie trop brève (novembre 1918), le sujet d'une conférence-manifeste d'Apollinaire. L.R.

André PARINAUD
ou la passion de comprendre
par Jacques DARRAS

Une somme d'existence

Le livre qu'André Parinaud vient de faire paraître sous le titre **Conversations avec des Hommes remarquables sur l'art et les idées d'un siècle** chez l'éditeur Michel de Maule est la somme d'une vie. Sur quatre cents pages au caractère aéré et spacieux, donc facile à lire, il y interroge les peintres majeurs de ce siècle, mais y réfléchit aussi avec et sur les penseurs qui ont façonné notre horizon. On voit ainsi répondre à ses questions incisives, quelquefois insolentes mais toujours respectueuses, Georges Braque, Alberto Giacometti, Max Ernst, Salvador Dali, Roberto Matta, André Masson, Hans Hartung, Pierre Alechinsky, Georges Mathieu, Pierre Soulages, Jean Hélion, Jésus Soto, Marc Chagall, Ladislav Kijno, Fernando Botero, Daniel Buren, Robert Rauschenberg, Friedrich Hundertwasser, Yaacov Agam. On entend s'exprimer en direct André Malraux, Gaston Bachelard, Claude Lévi-Strauss, Ilya Prigogine, Raymond Aron, Henri Lefebvre, Gabriel Marcel, Blaise Cendrars, Suzanne Lilar. Ailleurs, André Parinaud s'exprime lui-même sur ceux qu'il n'a pas interrogés mais qu'il considère comme des interlocuteurs de premier plan : Cézanne, Albert Camus.

Ce sont assurément les rencontres avec les peintres qui s'avèrent les plus intéressantes. André Parinaud a une passion pour l'art en général et la peinture en particulier. Il aime l'image peinte. C'est donc Gaston Bachelard qui a sa préférence parmi les philosophes pour ce que lui seul de tous les penseurs

français accorde sa place à l'imagination. Les réponses, toutes remarquablement éditées, ont la force et l'évidence de vérités incontestables. Nous nous sommes amusés à traquer, au fil de la lecture, les formules les plus marquantes. Ainsi la manière dont Alberto Giacometti décrit son propre itinéraire traduit une intelligence et une lucidité dépassant de très loin l'expérience individuelle du peintre pour expliquer l'art moderne. *«Avant la guerre, dit Giacometti, j'avais l'impression d'une stabilité des choses. Aujourd'hui, plus du tout»*. Cela est simplement exprimé, mais vise juste. Ou encore, du même artiste, cette remarque qui dit bien comment le sentiment d'humanité vient avec l'âge et avec le dépassement de l'admiration éprouvée pour les œuvres d'art, à l'adolescence : *«Autrefois j'allais au Louvre et les tableaux ou les sculptures me donnaient une impression sublime... Je les trouvais belles et bien plus belles que la réalité même. Aujourd'hui, si je vais au Louvre, je ne peux pas résister à regarder les gens qui regardent les œuvres d'art. Le sublime aujourd'hui pour moi est dans les visages plus que dans les œuvres.»*

La peinture, le temps, la fluidité

Ailleurs c'est l'histoire des mouvements de ce siècle qui est restituée par un seul individu. Allemand par la naissance et ayant étudié à Bonn, Max Ernst fonde le groupe Dada de Cologne en 1918 puis se fixe à Paris où il fréquente très activement les surréalistes. À le lire on comprend mieux la circulation des œuvres entre les différents pays d'Europe. On découvre par exemple la grande exposition de Cologne de 1911 où sont rassemblés des Van Gogh, des Cézanne, des Gauguin, des Picasso et où apparaissent pour la première fois des Kandinsky. On se prend ainsi à rêver à une histoire des premiers mouvements de l'art moderne qui, au lieu de demeurer dans le cadre national, irait d'exposition en exposition, de ville en ville, de peintre en peintre avec une fluidité bien plus conforme à la réalité des chocs, des surprises, des découvertes, des influences. Non pas une histoire des influences mais des fluences. Telle remarque de Max Ernst vaut ainsi toutes les dissertations d'histoire esthétique qui, toujours, s'acharnent à creuser un seul et même sillon national comme si les frontières étaient étanches. André Parinaud demande à Ernst : *«Qu'attendiez-vous du surréalisme ?»* Et le peintre allemand de répondre d'une phrase éclairante : *«J'ai été, dans toute ma jeunesse, très attiré par les romantiques allemands, dont les idées coïncident à beaucoup de points de vue avec celles des surréalistes»*. «Coïncident» est en l'occurrence un singulier euphémisme. Avec moins de tact, l'artiste eût pu dire à bon droit que les surréalistes avaient acclimaté le romantisme allemand à la sensibilité française, demeurée très en retard dans ce domaine. Ailleurs Ernst fait preuve d'un humour et d'une modestie à méditer par tous ceux qui sont embarqués dans l'aventure artistique, qu'elle soit littéraire ou plastique : *«Je trouve que la pire chose qui puisse arriver à un artiste, c'est de se trouver. Il est perdu ou alors il faut qu'il oublie vraiment qu'il s'est trouvé et je crois que jusqu'à maintenant j'ai réussi à ne pas me trouver»*.

Le surréalisme, entendre Dali s'en distinguer avec autant de véhémence vient comme une surprise. On n'en croit pas ses oreilles, sinon ses yeux. *«Ils m'embêtaient parce que j'apportais plus d'irrationnel que tous les autres... parce que moi l'irrationnel m'intéressait pour le réduire au rationnel... tandis qu'eux ils*

se complaisaient, ils voulaient rester dans une espèce de mystère, d'ésotérisme de type littéraire...c'était strictement du folklore». Encore plus surprenants, les commentaires de Dali sur l'art de Jérôme Bosch dont on aurait pu penser qu'il avait quelque affinité avec celui du Catalan mais qui se voit repousser dans ses brumes nordiques. Etre associé avec Bosch ? *«C'est la plus grande monstruosité intellectuelle qu'on puisse connaître, mes monstres sont toujours le produit de la clarté... la chose humaniste et claire de la Méditerranée, en opposition avec Jérôme Bosch qui est la chose nordique, tout à fait brumeuse, produit de haine...»*. Là, bien sûr, nous protestons ! Nous protestons contre ce provocateur invétéré, au-delà de sa peinture, de ses présupposés et de son existence même. C'est l'intérêt exceptionnel de ces entretiens, en effet, de voir André Parinaud pousser sa batterie de questions avec une impassibilité parfaite ou une complicité feinte afin d'obtenir les réponses les plus déconcertantes. Cependant, lorsqu'au détour d'une phrase, le même Dali, entièrement voué à sa détestation des surréalistes, avance une réflexion intelligente, on fait soi-même taire ses protestations : *«(Les surréalistes) sont des êtres musicaux, à ce point de vue...pour tous les romantismes, pour Rimbaud, pour tout ce qui est de caractère musical, en opposition à mon apologie constante du brahmane... Moi j'opposais toujours l'architecture à ce genre de poésie...»* Critiquer les surréalistes pour leur «musicalité» peut paraître d'autant plus incohérent qu'André Breton se méfiait de la musique mais opposer à la confusion, à la nébulosité, à la spontanéité induits par la pratique de l'automatisme le sens de l'architecture est pour le moins judicieux.

La conscience et le noyau humain

Exprimant son admiration pour Rembrandt, un autre Allemand, Hans Hartung, s'engage dans une méditation métaphysique originale, empreinte de «naïveté» profonde. À la question traditionnelle sur l'art qui vaincrait la mort, Hartung répond : *«J'ai écrit que : heureusement rien ne prouve que la mort soit la fin de la conscience du noyau humain. L'essence de Dieu nous est absolument inconnue. Il nous est donc permis de croire que rien ne se perd totalement mais que tout reste inscrit dans le centre de cette énergie mystérieuse...»*. On se dit alors que seul un peintre peut parler ainsi, en dehors de toute référence philosophique convenue comme de toute croyance établie. Comme si la fréquentation intime de l'image peinte avait le pouvoir de libérer les capacités exploratrices de la parole plus profondément même que la poésie. Tous ces peintres s'accordent sur cette «libération» par leur art. Alechinsky, un peu plus loin, l'expose : *«je donne des traces de liberté et des envies de libération personnelle»*. Tout aussi technique que lui Pierre Soulages dit l'importance de la *«première trace, la première tache avec le fond»*. C'est encore lui qui revient sur cette capacité exploratrice de la peinture et son pouvoir d'atteindre une intimité d'au-delà les mots : *«Je pense que la poésie de la peinture, si je peux m'exprimer ainsi, est quelque chose qui va plus loin que le niveau des états d'âme... qui est celui qui existe quand on la peint»*. Jean Hélion tourne autour de la même chose lorsqu'il nous apprend que *«Le monde, ce qu'on appelle un peu simplement « le réel », c'est ce qui est au-delà du langage, c'est le sens»*. On ne peut d'ailleurs pas dire que les philosophes ou les poètes - singulièrement absents de cette somme existentielle réunie par André Parinaud - soient en résonance avec ces hommes de l'image visuelle. Si l'on excepte la réflexion de Maurice Merleau-Ponty sur Cézanne ou encore celle de Gilles

Deleuze sur Bacon, on ne voit pas que la pensée du XXe siècle se soit jamais approchée de ce «noyau» dont nous entretenons les peintres. La deuxième moitié du livre, consacrée aux spécialistes d'esthétique ou de philosophie politique, n'a pas le même intérêt que la première exclusivement réservée aux peintres et sculpteurs. De toute évidence, André Parinaud, aura eu pour la peinture une passion que l'on peut qualifier d'amoureuse. D'où le sentiment d'un frémissement, d'une vibration de sa propre parole au contact du secret des peintres.

Lorsqu'il s'entretient avec Ilya Prigogine ou Claude Lévi-Strauss, en revanche, on souvent l'impression qu'il ne met pas la même patience à les écouter. Il leur vole souvent la parole, comme s'il prétendait répondre à leur place. Chez André Parinaud, c'est le visionnaire qui l'emporte alors sur le journaliste. Sa véhémence à faire partager son optimisme du futur - son utopisme - à ses hôtes est telle qu'il substitue sa pensée à la leur. On en arrive même à un moment, dans le cas d'Ilya Prigogine, à un renversement des rôles. Le savant et philosophe belge se retrouve bientôt en position de questionneur devant André Parinaud qui essaie de le convaincre du bien fondé de son Conseil Prospectif Scientifique. *«Pour la première fois, dit Parinaud, la Planète Terre va entrer dans une ère de civilisation avec douze milliards d'individus dont l'esprit créateur sera la base. C'est en effet un événement de dimension cosmique»*. Et Prigogine d'ironiser *«Vous avez un merveilleux optimisme si l'on considère la politique mondiale actuelle»*. C'est que le doute ou du moins une part de scepticisme entre par tradition dans la démarche même de la philosophie là où la franchise et la naïveté des artistes dépassent cette condition. Lorsqu'il en vient à Claude Lévi-Strauss, son enthousiasme «naturel» empêche d'ailleurs André Parinaud d'entendre les leçons de l'anthropologue sur le «déterminisme» de la pensée. *«L'homme est du monde et la pensée est du monde également, donc la pensée est un être naturel»* affirme avec force Lévi-Strauss. Autant dire que la pensée spontanément humaniste ou utopiste de son interlocuteur prend immédiatement place dans un processus de création facilement analysable. Cela permet à l'anthropologue de continuer sans sourciller *«Je me sens profondément marxiste. Je pars de la distinction fondamentale entre les infrastructures et les superstructures»*. On s'attend alors qu'André Parinaud entre en réflexion sur le déterminisme de sa propre pensée. Mais comment et pourquoi inverser l'enthousiasme dont on a hérité avec la vie ? Il est évident qu'André Parinaud, par affinité profonde avec les artistes, a reçu à la naissance un sens inné de la projection dans le futur et de la construction. Si l'on se reporte à l'article de l'écrivain auvergnat - comme Parinaud - André Vialatte, qui sert de préambule au livre, on verra en cet « homme ferment » l'un de ceux qui, au sortir de la deuxième guerre mondiale, puisèrent dans leur résistance au nihilisme une croyance farouche dans un humanisme de combat. La force d'armement de ces hommes, leur esprit de décision, leurs certitudes parfois brutales paraissent sans doute surprenants dans notre monde d'aujourd'hui plutôt rompu au compromis. Mais n'oublions surtout pas que la passion constructrice du journaliste André Parinaud, fondateur de *l'Auto-Journal*, *d'Arts-Spectacles* et co-fondateur d'*Aujourd'hui Poème*, aura été fortifiée par les défis que les destructeurs d'humanité nous ont fait courir au XXe siècle ! J.D.

Édito – Aujourd’hui Poème N°73 – septembre 2006

par Jacques DARRAS

Canicule à Cana

André Parinaud nous a quittés à la fin du mois de Juillet. Dans les chaleurs de la canicule. Dans le désarroi de l’actualité du Liban. Pendant un épisode nouveau des dangers qui s’accumulent sur la tête de l’humanité. Écrire ici dans la continuité de ses éditoriaux, c’est d’abord affirmer la vitalité de notre journal. Lorsque j’étais allé la première fois lui présenter mon projet de mensuel poétique, dans l’année 1998, j’avais tout de suite aimé la manière positive dont il nous avait accueillis, mon projet et moi. Nous avons surtout communiqué sur le chapitre de la Résistance, lui me racontant très sobrement son action d’adolescent exemplaire, moi l’éveil de ma conscience politique au contact de ces premières années. Pour lui comme pour moi, il était évident que la poésie devait toujours être liée à l’action. Qu’il n’y avait pas de poésie de valeur sans action. Dante et Hugo avaient été des hommes politiques de première grandeur aussi bien que des géants en poésie. On imagine parfois ce que Hugo, l’homme des États-Unis d’Europe, eût pu faire de la France à la place de Napoléon le Petit. André Breton, référence poétique suprême d’André Parinaud, avait, quant à lui, cru pouvoir changer la politique en révolutionnant les consciences humaines. Il restait quelque chose de cette force, de cette foi chez l’autre André. Pour moi, en revanche, le Surréalisme avait manifestement échoué sur ce point, même si les mouvements de 1968 s’en réclamèrent en partie. L’homme européen du XXe siècle avait pâti de la division radicale entre action et poésie, entre conscience politique et conscience poétique. Éluard et Aragon avaient certes chanté chacun leur tour la liberté et l’amour mais en se liant par ailleurs sciemment les mains. De ces cinquante années d’histoire un journal comme *Aujourd’hui Poème*, il faut bien le comprendre, est à sa façon l’héritier. Nous avons hérité des erreurs du passé aussi bien que des espoirs d’y remédier. L’erreur capitale étant, me semble-t-il, de toujours considérer la poésie comme un dogme : la Poésie avec un “P” majuscule. Il y a quelque chose de cette nature, en effet, dans le legs du surréalisme, lui-même héritier du “romantisme germanique” concurrent des “lumières” de la Révolution française. C’est au nom de cet Absolu Poétique, plus absolu que tous les absolus divins dans toutes les religions, qu’une partie de la poésie contemporaine s’est abstraite du monde ambiant, poursuivant son travail, sa tâche avec abnégation et exaltation mais totale indifférence au monde extérieur. Lequel monde

extérieur a fini justement par se venger. De quelle façon ? En mettant en péril cela même qui focalisait depuis plus de deux cents ans l'attention poétique par excellence, à savoir la Nature, l'idée de Nature. Vénérée par le Romantisme comme une religion au-delà des religions, par réaction contre le matérialisme industriel et technologique, l'idée de Nature est devenue quasiment insubstantielle. Fussent-ils ligués tous entre eux les derniers restes du Surréalisme - et le surréalisme langagier n'est aujourd'hui pas le moins concerné - ne pourraient plus rien contre l'implacable réalité. Aujourd'hui la Nature n'est plus une divinité ni un Absolu, elle est une angoissante réalité. Que peut faire la poésie dans un pareil contexte ? Quitter tout dogmatisme, toute prétention à un quelconque savoir supérieur ou suprême, garder mesure et raison, conserver contre vents et marées la tradition d'où elle procède. Rien de spectaculaire, on le voit ! Mais justement, la poésie est sans doute appelée à devenir ce qui n'est pas spectaculaire dans un monde tout entier tourné vers le spectacle. Durer, résister, agir en conscience, traiter le monde des apparences avec humour, propager la notion de jeu humain - non pas celle de divertissement - à toutes les sphères, se vouloir aussi intelligent et informé qu'émotif et ému, voilà le programme du poète contemporain. Trop vertueux ? Pas assez pionnier ? Oui mais tout va se faire à rebours de l'ancienne idée de progrès qui nous a menés au bord de l'abîme. Non pas qu'il s'agisse de régresser, absolument pas ! Mais plutôt repartir d'ailleurs, prendre de nouvelles directions, explorer d'autres temporalités. Dans la canicule de ce dernier Juillet 2006 des enfants mouraient sous les missiles à Cana. Nous, à Paris, nous nous liquéfions -vous n'entendez pas le sifflement du deuxième "i", n'est-ce pas ?- dans des chaleurs atteignant les quarante degrés. Tout cela était affaire de fausse transsubstantiation. Non plus histoire d'eau se changeant en vin mais de pétrole se transformant là-bas en guerre, ici en gaz carbonique entretenant la canicule. Qui ne voit que les deux réalités sont liées ? Cessons de croire qu'il existerait une Nature virginale transcendant les turpitudes humaines et commençons à travailler à faire que la précarité de notre présence terrestre entre dans les consciences de manière active, de manière imaginative. Donc débordons d'idées. Débordons d'idées de poèmes et de poèmes d'idées. Constituons un laboratoire poétique international permanent où le travail collectif favorise, sans jalousie mais dans l'émulation, les initiatives personnelles. C'est à cette seule condition que le petit *Aujourd'hui* pourra devenir grand. J.D.

Roger VADIM et André PARINAUD **André PARINAUD : d'une toile à l'autre**

par Arnaud GENDRON-LAVILLE

Au visiteur qui, la première fois, se rendait chez André Parinaud, la présence des œuvres, partout présentes, jusqu'à recouvrir le moindre pan de mur encore vierge, intimidait autant qu'elle fascinait. Plus que la manie du collectionneur, André Parinaud paraissait en bonne compagnie au milieu de ces toiles vibrantes et de ces sculptures comme des sentinelles scrutatrices. Tout naturellement, cet « amateur de nuits et scaphandrier des abîmes »(1) ne pouvait qu'aimer cet art rendu visible dans le noir des salles obscures qu'est le cinéma.

Une rencontre explosive : François Truffaut

Sans doute la contribution la plus évidemment identifiable d'André Parinaud au cinéma reste la collaboration et le soutien sans complaisance à François Truffaut et avec lui à toute une partie des futurs metteurs en scène de la Nouvelle Vague, lancés autant par Les Cahiers du Cinéma, alors publication confidentielle sous le patronage éminent d'André Bazin, que par Arts, hebdomadaire influent qui parut de 1950 à 1967 ; André officiant en qualité de rédacteur en chef et directeur (celui qui a « ranimé » la revue, dicit Vialatte), Jacques Laurent étant directeur au début de la revue. Jean Aurel, qui passera plus tard à la mise en scène, non sans difficulté (2), s'occupe des pages cinéma. C'est sur sa proposition qu'André recrute ce « jeune Turc » de la nouvelle critique des Cahiers, tout auréolé de la virulente polémique suscitée par son article au vitriol contre « une certaine tendance du cinéma français » (3). En cinq années de collaboration fiévreuse et prolifique, François Truffaut publiera sous son nom ou sous pseudonymes attitrés près de 528 articles, soit en moyenne près de deux à chaque parution, ce qui laisse Jean Aurel sur le carreau, presque sans emploi, vampirisé par la verve rageuse de celui qu'il introduisit ! La raison d'un tel investissement est double, selon l'interprétation que nous pouvons a posteriori donner d'un tel engouement (4) : d'une part, André rémunère mieux qu'ailleurs ses critiques ; Truffaut ayant besoin de ce moyen pour se consacrer entièrement à sa passion dévorante, lui permettant ainsi de s'émanciper du moins matériellement de la tutelle affectueuse d'André Bazin. D'autre part, et c'est là la principale raison, Arts devient la tribune à partir de laquelle Truffaut lance de véritable campagne de presse destinée à poursuivre l'œuvre polémique commencée aux Cahiers. Ayant une audience plus vaste et un lectorat moins confidentiel, Truffaut pouvait ainsi décroquer le débat et le dé-confiner de la petite élite à laquelle il s'adressait initialement. En somme, Arts a été le moyen influent dont s'est servi F. Truffaut pour donner toute l'ampleur de ses engouements comme de ses détestations, désormais orchestrés selon un plan de bataille qui devait affirmer les grandes lignes esthétiques de la Nouvelle Vague. Jacques Laurent soutint fermement Truffaut dans cette ligne critique rageuse et féroce à la fois(5). Mais les ennuis et les plaintes revenaient à André qui devait, en qualité de rédacteur en chef, ménager ensemble le souci de rester dans les limites de ce qu'autorise la loi en matière de formules vengeresses et la liberté de ton garanti à ce « jeune Turc » qui ne ménageait aucune autorité. Rétrospectivement, on peut mesurer combien cette relation souvent tendue entre les deux hommes, parfois même explosive (6) n'a jamais empêché Truffaut de continuer son métier de critique au motif d'une virulence incompatible ; car si les deux hommes étaient en désaccord sur la forme

et le ton, André conserva sa confiance à Truffaut, l'augmentant même, preuve d'une éthique journalistique sans faille à défendre ses collaborateurs dès lors qu'ils étaient attaqués à l'extérieur du journal. Ce trait de caractère profita à la cause critique et par voie de conséquence, à la Nouvelle Vague désormais conquérante.

D'autres hommes. D'autres talents

La collaboration avec Truffaut, si éminente et non dénuée d'ambiguïté qu'elle ait été, ne fut pas unique parmi la nouvelle critique: à sa suite, le groupe des «jeunes Turcs» pris d'assaut les colonnes du journal avec des succès et des collaborations plus ou moins appréciées. S'écartant parfois de la stratégie d'un plan de bataille mise en place par l'inspirateur de génie que représentait Truffaut, certains d'entre eux au nombre desquels Éric Rohmer retrouvèrent le dialogue fructueux d'un dialogue entre cinéma et peinture (7). Jean-Luc Godard collabora un temps, ainsi que Jacques Rivette. Truffaut, grand admirateur d'Audubert, le sollicita d'abord aux Cahiers, puis le propulsa à Arts. Jean-Louis Bory prendra la suite dans les années soixante, s'inscrivant dans une continuation des goûts de la Nouvelle Vague mais sans complaisance lorsque certains films lui paraissaient plus faibles et de moindre portée.

Deux en un : le film d'art et la création du FIFAP

Après la période fastueuse qu'incarne Arts, notamment dans la place accordée au cinéma, André imagina la rencontre entre ces deux médiums que sont cinéma et arts plastiques. Noces, en un sens, presque incestueuses, mais résolument dionysiaques qui vit se créer en 1976 le Festival International du Film d'Art et Pédagogique (FIFAP) sous l'égide d'André et de Jean Lescure, alors Président des Cinémas d'Art et d'Essai. Pendant presque trente ans, ce festival doté d'un prix remis tous les deux ans aura permis de projeter le meilleur des films traitant des arts plastiques et de leurs auteurs, d'abord à Beaubourg puis à l'UNESCO depuis 1988. Les nombreux présidents de jury, choisis parmi les artistes émérites de notre temps, témoignent du souci constant voulu par André de favoriser les rencontres entre disciplines : plutôt que réunir un énième jury constitué de professionnels du cinéma (dont on voit aujourd'hui les limites dans l'inflation de ce type de festivals), jugeant entre eux comme un cénacle d'initiés, André s'est amusé à brouiller les sentiers battus, accomplissant une fois de plus ce partage iconoclaste des genres qui résume assez à lui seul ce goût des rencontres à contre-courant, seule manière de rendre compte de la complexité du sens.

Cet esprit résolument novateur et finalement visionnaire qui anima André, depuis son soutien non sans critique aux futurs auteurs de la Nouvelle Vague jusqu'à la création du FIFAP, il est à espérer qu'il continue d'inspirer les esprits les plus libres jusque et surtout dans cette belle mais difficile résolution iconoclaste et cosmopolite à faire advenir le film «comme laboratoire du futur citoyen»(8). A.G.-L.

(1) Portrait d'Alexandre Vialatte, extrait de La Montagne, repris en guise de prologue in André Parinaud, Conversations avec des hommes remarquables sur l'art et les idées d'un siècle, Éd. Michel de Maule.

(2) On se souvient du procès de la Nouvelle Vague qui opposa Aurel, dépossédé de son pouvoir de metteur en scène au profit de Vadim lors du tournage de son premier film intitulé La bride sur le cou. Cf. la Biographie de François Truffaut par Antoine de Baecque et Serge Toubiana, pp.367 et suiv., Éd. Folio.

- (3) Article initialement paru dans le numéro 31 des Cahiers du Cinéma, Janvier 1954, repris dans *Le plaisir des yeux*, recueil d'articles de F. Truffaut, pp.211 et suiv., Éd. Champs Contre-Champs, Flammarion.
- (4) Cette interprétation figure quasi telle qu'elle in F. Truffaut, op. Cit., pp. 161 et suiv.
- (5) Éditorial d'Arts, daté de Février 1955, repris in F. Truffaut, op. Cit., p. 166.
- (6) Correspondance citée in F. Truffaut, op. Cit., pp. 240 et suiv.
- (7) Arts, n° 572, sur Picasso.
- (8) Note d'intention d'André Parinaud adressée aux festivaliers du 28e FIFAP, tenu en 2004.